

PEINTURE DES MISERES CONGOLAISES DANS MATHÉMATIQUES CONGOLAISES D'IN KOLI JEAN BOFANE

Jean MATABARO BASHIZI and Ezéchiél KANYAMA BASHOMBANA

Département de Français, Lettres et Sciences Humaines, I.S.P - IDJWI, RD Congo

Copyright © 2018 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the *Creative Commons Attribution License*, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

ABSTRACT: The present paper is a reading of painting of Congolese miseries in «Mathématiques congolaises» by In Koli Jean Bofane; a Congolese writer who is passionate about Congolese literature over the last two decades. To carry out this study, we used sociocritical, thematic and pragmatic methods. The interest of this activity lies in the fact that the image of the Congolese as represented in this novel presents life in the Congo as a stern and each one tries to draw his cassava from the fire. The article focuses on the infernal life in the Congo, its violence, painting and misery. The text focuses on the relevance of the words used in this novel.

KEYWORDS: poverty, misery, painting, hell.

RESUME: Le présent article est une lecture de la peinture des misères congolaises dans «mathématiques congolaises» d'In Koli Jean Bofane ; un écrivain congolais passionné de la littérature congolaise de ces deux dernières décennies. Pour réaliser cette étude, nous avons fait recours aux méthodes thématique, sociocritique et pragmatique. L'intérêt de cette activité réside dans le fait que l'image du congolais telle que représentée dans ce roman présente la vie au Congo comme une tempête et chacun essaye de tirer son manioc du feu. L'article se favorise sur la vie infernale au Congo, sa violence, sa corruption et sa misère. Le texte s'intéresse sur la pertinence des mots utilisés dans le roman.

MOTS-CLEFS: pauvreté, misère, débrouille, enfer.

1 INTRODUCTION

La culture est un ensemble complexe de représentations, des jugements idéologiques, de sentiments ou d'œuvres de l'esprit qui se transmettent à l'intérieur d'une communauté humaine. Bagage spirituel de la communauté, la culture ne s'invente pas, mais il est bien possible de fabriquer des produits culturels. L'intérêt de cette réflexion réside dans le fait que la peinture des misères congolaises dont il s'agit offre un tableau sombre de la société congolaise sans classe moyenne, car, d'une part, les plus riches et d'autre part, les plus pauvres. Ces derniers s'étant illustrés dans la débrouillardise et la mendicité totale. L'analyse de ce roman se réduit au problème de la vie infernale au Congo avec toutes les conséquences que cela pourrait engendrer sur le vécu quotidien de la population à la recherche du mieux. L'écriture romanesque de Jean Bofane nous plonge au cœur d'une ville africaine tentaculaire, Kinshasa. La population de cette ville est manipulée au gré du cynisme et des fantasmes de ceux qui, dans l'ombre ou en pleine lumière et à tous les niveaux de l'échelle sociale, exerçant le pouvoir sur les âmes et les corps des citoyens qu'ils prétendent gouverner. A travers les pérégrinations du héros, le lecteur est irrésistiblement entraîné dans une plongée macabre et pourtant pleine d'humour, à travers les quartiers d'une ville, rompus à l'art de la débrouille, perdent peu à peu leurs repères sociaux, dans un univers où la vie et la mort semblent jouer à « qui perd gagne » à chaque coin de la rue.

A travers cette lecture qui se veut immanente, nous comptons articuler notre propos sur la peinture des misères congolaises autour de la question générique et de la texture du roman, tout en ne négligeant pas la programmation narrative telle que suggérée par l'énoncé titrant. Chez Jean Bofane, l'écriture soulève globalement la question du rapport entre gouvernant et gouvernés, le prisme narratif changeant constamment.

Quel serait alors le prisme à partir duquel pourrait être saisie la peinture des misères congolaise dans notre corpus ? Dans quelle mesure pourrait-on saisir l'image du gouverné comme un rire froid devant le gouverné ? Par quel dynamisme s'effectue la débrouille comme mobile de la misère des marginaux ?

Cette étude a pour visée de cerner les marques distinctives des techniques « de la peinture des misères congolaises » et leurs implications programmatiques telles que modelées par l'écriture romanesque de Jean Bofane. Elle devrait donc nous permettre de dégager les traits originaux constitutifs de la peinture des misères congolaises de Jean Bofane, par-delà les traits communs aux écrivains négro-africains de la nouvelle génération tels que relevés par Jean-Jacques Séwanou Dabla et Lilyan Kestloot. Ainsi, notre hypothèse est-il que la peinture des misères congolaise se manifesterait dans la mauvaise gouvernance de la chose publique, mais aussi sa résultante à savoir la misère indescriptible des populations telle que dénoncée par Jean Bofane à son paroxysme.

Au regard des préoccupations que soulève la problématique de cette étude, notre champs méthodologique exploité le principe et acquis de la sociocritique et de la thématique tels qu'ils ont été circonscrits par Claude Duchet d'une part, Maurice Delcroix et Ferdinand Hally d'autre part. En outre, nos analyses exploitent aussi les recettes de la narratologie.

Il convient donc de circonscire l'opérativité de ces deux démarches d'analyse afin d'établir leur adéquation à la question de la peinture des misères congolaises » dans notre corpus.

Pour Claude Duchet (2), la sociocritique est l'étude de l'organisation interne des textes, leurs sens et leurs tensions. Selon lui, la méthode sociocritique ne se contente pas seulement de lire les références de la société présente dans le texte, mais propose une lecture sociohistorique du texte, en tant que celui-ci est indissociable des formes d'enseignement de culture par les quelles il est soumis.

Depuis Marx, en passant par Claude Duchet, la sociocritique est particulièrement attentive à la façon dont l'écrivain représente ou évoque la société dans ses composantes, ses structures, ses rapports internes, ses conflits et son évolution. La société quant à elle, est la dimension sociale. C'est ce qui fait qu'il existe dans le texte un certain monde, une société du roman, c'est ce qui fait que notre monde existe à travers la société du roman et que le monde du roman existe en quelque sorte dans notre monde (...) Cette approche permet d'interroger aussi l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences et formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte, à l'introduire dans une problématique de l'imaginaire. Au cours de nos analyses, cet outil de lecture nous a servi à identifier les constituants du « champ des faits littéraires » sur lesquels repose la peinture des misères congolaises afin de cerner les grandes configurations de leurs corrélations avant d'envisager le texte de notre corpus comme un univers transémotique dans leur hétérogénéité.

Par ailleurs, Delcroix et Hally (3) disent qu'un thème est un élément sémantique qui se répète à travers un texte ou un ensemble des textes. Les thèmes sont donc tributaires d'une cause à défendre, d'une histoire à raconter, d'un sentiment à exprimer. Cette approche permet de repérer les éléments qui se répètent dans le texte et qui tournent autour d'un même sens, c'est le thème. Elle consiste à un énumérer des phénomènes à partir d'une action et à dégager des configurations latentes. L'adhésion du lecteur à la friction reste l'un des primats de l'autorité fictive de Jean Bofane. Rhétorique du lecteur, la pragmatique nous permet ainsi de voir comment à partir du texte, dans des conflits énonciatifs, l'auteur complexifie le contrat de lecture entre lui et le lecteur par des effets de brouillage des repères dans le parcours de l'interprétation. Dans le champ narratif, le roman qui constitue notre corpus est celui des innovations techniques. Ainsi, Jean-Michel Adam (4) notre-t-il que « pour qu'un effet de texte soit produit, il faut certes que des forces centripètes en assurent la cohésion mais tout le texte est un et particulièrement le texte littéraire est travaillé par les forces centrifuges de la polysémie et de l'intertextualité ».

2 COMMENT LIRE LA MISERE ?

Ce terme signifie une situation de pauvreté ou de précarité plus ou moins aggravée. Si elle est avant tout matérielle, la misère peut également être spirituelle ou intellectuelle. C'est une situation de détresse, grand dénuement, malheur, souffrance, ennui, tristesse mais aussi petitesse (« Un salaire de misère »). Il est souvent utilisé pour décrire un état extrême de pauvreté mais aussi une connotation péjorative, liée à un sentiment d'exclusion sociale. Dans la Bible, le récit de Job est une réflexion sur le sens de la misère humaine. Dans ses pensées, Blaise Pascal consacre tout un premier axe sur le thème de la misère de l'homme sans Dieu.

Un auteur comme Victor Hugo est parmi les plus connus de ceux qui ont à la fois décrit la vie quotidienne dans la misère, mais aussi dénoncé cette situation, la considérant comme une violation des droits de l'homme. C'est ce que proclame le texte gravé sur le parvis du Trocadéro à Paris : « Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont vidés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré » (5).

Depuis plusieurs années, une sous-commission de l'ONU sur les droits de l'homme à Genève étudie ce lien entre « extrême pauvreté et droit de l'homme » et a publié ses rapports. Depuis 1987, le 17 octobre est marqué comme la journée mondiale du refus de la misère, reconnue en 1998 par les Nations Unies comme la journée internationale pour l'élimination de la pauvreté.

L'exclusion sociale est la relégation ou marginalisation sociale d'individus ne correspondant pas ou plus au modèle dominant d'une société, incluant personnes âgées, personnes sujettes à un handicap (physique ou mental) ou autres minorités.

De tout temps, la littérature, quelles que soient les formes et les guerres qu'ait poussés, s'est faite expression de la condition humaine. C'est son objet même comme le souligne Georges-Paul Cuny. La condition humaine et ses questions de vie et de mort : le mal, la souffrance, la violence, l'injustice, l'amour, la beauté, le bien, la pauvreté et la misère font donc naturellement partie des thèmes abordés par la littérature. Confrontée à la misère qui frappait les jeunes filles du camp de Noisy-le-Grand, Mathé Devoyon voit vivre la Mouchette de Bernanos. Les contributeurs de ce dossier de la Revue Quart Monde nous racontent chacun à leur manière, ce chemin de la découverte à la compréhension de l'homme pauvre. L'écrivain engagé devient un avocat qui, sans promettre l'avenir radieux, veut que le lecteur, c'est-à-dire une partie du peuple, oriente son regard vers autre possible beaucoup plus prometteur.

Cependant, cette saisie de la misère reste ordinaire. En jetant notre dévolu sur Mathématique congolaises, nous entrons de plein-pied dans un torrent démentiel des formes et des mots, qui emploie loin du champ les traditions et les considérations d'un monde dit normal. Le roman de Jean Bofane n'ose pas toiser la culture, il bouscule celle-ci en installant un régime de prise de considération dont la classe dirigeante qui se veut tributaire et dépositaire.

3 LA PEUR DU LENDEMAIN

L'homme renaît sans terre, sans autres attaches que les traces qu'ils fécondent son regard sur le monde est différent : il ne maîtrise plus son environnement mais voit avec lui, se nourrit de lui. Ainsi de sa relation avec autrui : l'homme « émietté » cherche désormais à se relier. Selon cette « dynamique plurielle », l'on se dénomme dans et avec les Autres. L'on doit se reconstruire en dérive, en interaction, en souplesse ouverte, vivre l'échange disponible dans l'appétit des sources initiales et dans leurs traces recombinaisons. De spectateur du monde dominant, l'homme devient l'acteur d'un univers où les liens se créent. Il anoblit la diversité et chante l'interdépendance. La course au temps, la compétition, la domination débouchent sur un système qui oppose les individus entre eux. Et Loke, d'établir le rapport d'interdépendance politique qui existe au niveau international : « Pour qui voit loin, le futur n'est point distinct de l'action présente. Tout pas constructif vers la démocratie sociale, vers la justice sociale, représente non seulement un gain pour aujourd'hui mais encore des dividendes pour demain. Peu importe d'où partira le mouvement, tous les fronts intérieurs et extérieurs sont liés [...] Tout gain prend une dimension planétaire; un pas en arrière est tout autant un recul à l'échelle mondiale » (6). L'on mesure ici combien l'homme vit son déchirement intérieur en perpétuel tourment. Le passage ci-après rend compte dans notre corpus :

« Un crépuscule pourpre enveloppé alors la plaine de Mowaso d'un voile sanglant. La macabre sarabande des exécutions s'était prolongée jusqu'au couchant. Elle avait été l'occasion pour la jeune recrue de découvrir la veine et atroce résistance des chairs face à la percée du mental, les gesticulations ultimes et dérisoires des prisonniers pour échapper à la dame qui s'enfonçait et étirait (...) les flots de sang avaient maculé l'herbe tout autour, la terre, l'horizon, le ciel » p.60

Par ces mots, l'on se rend compte de l'intensité de la cruauté, de l'honneur. Le syntagme nominal « Un crépuscule pourpre » est une sorte d'hyperbole que le narrateur utilise pour lire cette intensité de l'action. Le texte se présente comme terrifiant. L'arme par laquelle il faut achever les prisonniers, arme blanche, ne laisse aux victimes aucune perspective d'avenir. C'est la peinture d'une société au pouvoir arbitraire. Cela traduit la marginalité de l'Afrique en général et du Congo en particulier par rapport au monde et à l'histoire. Dans son allocution à l'université de Dakar, (le 27/7/2007), le président français Nicolas Sarkozy refusa la repentance : il est nécessaire, selon lui, de se tourner vers l'avenir. « Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire (...) Dans cet univers où la nature commande tout, l'homme échappe à l'angoisse de l'histoire qui tenaille l'homme moderne mais l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit à l'avance. Le problème de l'Afrique, c'est qu'elle vit trop dans la nostalgie du paradis perdu de l'enfance » (7).

Cette situation de peur en perpétuel tourment peut aussi se lire sur le visage de Célio Matématik, le héros du roman Mathématiques congolaises, à travers cette analepse dont le narrateur rend compte :

« Sa mère, fébrilement, s'affairait à rassembler quelques objets essentiels. Elle accomplissait le geste sans réfléchir, guidée par l'atavisme. La petite sœur de Célio, les yeux encore embués de sommeil, se tenait immobile et muette dans l'obscurité. On s'était gardé d'allumer (...) Avec précaution, le père ouvrit une porte donnant sur l'arrière de la maison. Devant eux, dans la lumière bleutée de la lune, s'étendait le mur le plus sombre de la forêt. Le père hérita. Malgré sa peur, il fit quelques pas au dehors pour évaluer le danger » p.19.

Ce passage rend compte du degré de la peur et du désespoir qui règnent au sein de la famille de Célio, une frustration, où nouvelle guerre qui sème désolation inscrit encore dans le texte l'esthétique de la cruauté. Le héros qui, ses parents sans aucune forme de procès, deviennent misérable sans horizon prometteur. C'est ce que dénonce Nietzsche dans *Généalogie de la morale* montrant comment l'homme, l'animal homme, a de la peine à se définir. Une chose dit-il, lui manque : « Une immense lacune l'enveloppe. Incapable de se justifier, de s'exprimer, de s'affirmer, il souffre du problème de son sens. Il souffre aussi d'autres choses, il est pour l'essentiel un animal malade : mais son problème n'est pas la souffrance elle-même, c'est l'absence de réponse au cri dont il interroge » (8).

Célio connut une suite des clichés quand il fut admis dans un orphelinat, fut apprécié par le père Ioanidas Lolos, qui devint son protecteur. Ce dernier, devait cependant, s'éloigner quelques temps pour raison de service. Célio à nouveau candidat au désenchantement :

« Lorsque le prêtre apprit la nouvelle à Célio, celui-ci resta digne, malgré cette sensation très précise qu'un caillou pointu venait subitement de faire son apparition au milieu de son cœur » p.127

Ce passage dénote le climat d'incertitude qui replonge Célio dans une situation non confortable. La métaphore d'un « Caillou pointu » est frappante, elle rend compte de l'intensité de la déception qui s'empara en lui. C'est l'absence d'une prise en charge psychosociale où l'Etat est quasiment absent. C'est ce que corrobore Jean-François Bayard et alii quand il met en cause l'action de l'Etat au service de la communauté : « Distance doit être prise par rapport à une série des clichés et des fantasmes qui n'imaginent le politique en Afrique que comme pathologie. Les coups d'Etat, les guerres internes appuyées ou non par l'étranger, les affrontements sanglants entre ethnies sont interprétés comme typiques erratiques qui s'enracineraient, si non dans une sorte de psychiatrie sociale (...) » (9).

Le rôle du pouvoir dans la destruction méchante du tissu socio-économique de la population n'est pas à douter. Les violences contre les femmes, en leur découpant, à coups de dents, les tétons de leurs seins pour des fins de superstition, situation décrite par le narrateur à son degré de paroxysme. Dans le carnet de Bamba que Célio a fait publier ; l'adjudant en parle lorsqu'il revient sur les enquêtes qu'il a menées sur son chef.

Ce passage rend compte de cela :

« Déjà, j'avais réfléchi à cet homme à la haute stature. Qui pouvait être assez sadique pour découper un téton à coups de dents ? Se demandait Bamba dans ses écrits » p.297

Telle est l'image d'une société qui fait de la cruauté une sorte de culte. Les choses étant ainsi, la lecture faite de l'Afrique montre que seule la classe dirigeante et ses appareils idéologiques ont droit à la vie. Les autres citoyens étant devenus des laissés-pour-compte. C'est ce que confirme Mongo Beti « oui, c'est toujours calamiteux, un destin dans une république bananière, parce que le malheur n'y a jamais fin » (10). Il raconte son univers, son fonctionnement, ses dérives. La littérature est miroir et prise de parole. Et Nikola Kovac d'ajouter : « Dans l'univers totalitaire, les organismes qui régissent la logique des rapports entre individus et institutions ont pour fonction majeure de conforter le pouvoir et de sauvegarder son autorité ; par le renforcement des mesures de coercition et par les entraves à la liberté. La société se transforme ainsi en appareil de contrainte, où chaque individu est réduit au rang de sujet obéissant. Toute vérité est revêtue de la version officielle, imposée au nom des « intérêts supérieurs » ou de la raison d'Etat. Manipulation de toute volonté à son profit, le régime totalitaire recourt le plus souvent à la terreur, fondement idéologique et instrument de sa stabilité. C'est dans cette atmosphère de manipulation et de terreur, qui rend la raison incapable de s'opposer au chaos, que la consécration du chef et l'aveuglement massif des promesses utopiques prennent l'ampleur d'une idéologie pharaonique cruelle, celle des dictateurs modernes (11).

4 L'ALLENATION DU POUVOIR, INDICE DE LA DEBROUILLE

Le lexème « aliénation » et ses variantes verbales et adjectivales revient plus d'une fois dans notre corpus comme source de la vie infernale au Congo. L'intention du livre se dessine d'ailleurs amplement à travers le titre qu'à travers la construction générique. L'écriture étant une médiation, elle permet un certain nivellement de sensibilité, une formation des procédures de représentation. Qu'il soit le fait des congolais ou de n'importe quel autre peuple, l'aliénation se vérifie selon Jean Bofane comme la dépossession de l'individu, c'est-à-dire la perte de sa maîtrise, de ses forces propres au profit d'un autre (individu ou groupe social en général).

Puisque seule l'idéologie du parti, forcément unique, est tolérée, une chasse aux intellectuels est mise en œuvre. Toute pensée est étouffée. Il ne faut, en aucun cas, développer l'esprit critique. Lors de la colonisation, ce fut notamment le rôle attribué à l'école. Jean-Marie Medza, dans l'œuvre *Mission terminée*, de Mongo Beti jouit d'un immense privilège. Le futur bachelier maîtrise la langue du blanc, symbole de la puissance pour les villageois mais le point de vue du protagoniste se veut

plus amer. L'école coloniale l'a coupé de son milieu naturel. Suivant cette lancée, on comprend pourquoi, le jeune intellectuel congolais n'a plus d'autre choix que vivre au dos du parti au pouvoir pour la survie. Ce passage en rend compte :

« Puisque j'avais le patron sous la main, je décidais de m'intéresser à lui. Rien n'aurait pu me mettre sur une piste quelconque en le regardant vivre, au jour le jour, mais je persistais à l'observer sans état d'âme comme un scientifique, avec patience et obstination oubliant qu'il était mon boss » p.229

Si le travail égal salaire, le cas de Célio est tout autre, il vit de la débrouille au dos de son chef puisqu'il n'a pas de statut social. Par cette assertion, Rousseau veut nous inspirer l'idée selon laquelle l'homme ne peut s'épanouir que dans un Etat où sa sécurité, ses biens sont garantis par la loi où le droit supplante l'arbitraire. De ce fait, l'Etat dictatorial n'a pas pour mission de garantir la sûreté personnelle, le droit de disposer librement de soi. Cet Etat aliène les libertés du peuple ne donne pas le pouvoir ni les libertés politiques aux citoyens.

Animé d'un esprit exotique, Célio trouve une formule de ruse pour échapper à cet état de choses pour se relancer socialement. Le narrateur nous fait part de cette trace :

« Comme le cosmos, l'engouement de Célio pour les mathématiques avait une origine. Il devait avoir dans les dix ans quand il avait rencontré un livre. Un bouquin pas mal abîmé, orné d'une couleur vert dive, intitulé Abrégé de mathématique à l'usage du second cycle, concocté par un certain Kabeya Mutombo, édition 1967. L'ouvrage était le seul bien qui lui restait de feu son père, Cyprien Matemona, et Célio l'avait conservé précisément comme une relique. Le livre était plus que fatigué. Pour parvenir jusqu'à cette époque, il avait dû rien au monde, le jeune homme n'aurait pu s'en séparer (...) p.29.

Le personnage joue un rôle déterminant, personnage principal, il se met au service de qui l'entend, avec des formules mathématiques absurdes tirées de son vieux bouquin, il change le cours normal des choses.

L'étude des personnages fait apparaître cette particularité. Célio, victime du parti unique de la ville cruelle moderne et postcoloniale, soucieux de ses intérêts financiers individuels se trace un nouveau statut social au sein de la classe bourgeoise moyenne.

« Nombres relatifs, équations réciproques, irrationnelles, numériques, calculs des dérivées. Théorèmes de Thales, notion de trigonométrie dans l'espace, propriétés fondamentales du plan, cône de révolution, différence de deux vecteurs (...) Célio tournait doucement les pages de l'Abrégé de Mathématique à l'usage du second cycle (...) pp101-102.

Dans Mathématiques congolaises, l'humour s'observe davantage du côté de Célio ; tout en émettant un avis critique sur les valeurs de sa communauté, amuse ses amis et tous ceux qui les côtoient lorsqu'il cherche la solution à de tous ses problèmes dans les mathématiques en usant des fausses théories. Parfois même, ses interlocuteurs ne s'arrêtent qu'au rire quand ils sont incapables de saisir ce qu'il veut leur dire. C'est le cas de cette séquence où Tshilombo pense à un plan pour calmer la population qui ne réclame que les élections. Il associe son nouvel agent qui lui propose, comme solution, la fonction exponentielle. Ce passage rend compte :

« Il faudrait une sorte de fonction qui démultiplierait une réaction en chaîne. L'exemple le plus courant, je dirais, de la réaction en chaîne, c'est la production de l'énergie nucléaire, patron. On commence par bombarder de l'uranium 235 avec un neutron qui brise son noyau en deux fragments c'est la fission. Après, cela va tout seul. En se brisant le noyau d'uranium expulse deux ou trois neutrons, qui, à leur tour vont aller briser d'autres noyaux qui exploseraient d'autres neutrons, et ainsi de suite » p109.

Cette explication exponentielle relève de l'humour. Il n'est pas aisé de comprendre qu'une telle théorie permette de résoudre une situation politique en jouant sur le psychique de la population. C'est une sorte d'escroquerie mentale avec un discours brouillé et qui n'a rien de vraie mathématique. Les auteurs de la littérature contemporaine se refusent désormais de toute limite. Une œuvre entretient des rapports avec le politique et ne saurait évacuer intégralement la question de l'engagement. Un peuple doit diriger son destin, jouir de ses droits et libertés que s'il est composé d'hommes libérés. La mission de l'Etat sera d'appliquer la loi en tenant compte de la réalité de chaque citoyen. Sans cette loi, nous dit Rousseau, « le peuple ne serait plus tenu de leur obéir ; et comme il n'aurait pas été le magistrat, mais la loi, qui aurait constitué l'essence de l'Etat, chacun rentrerait de droit dans sa liberté naturelle »(12). L'Etat doit veiller à ce que la liberté des uns n'entrave pas celles des autres afin de pas retomber encore dans un régime tyrannique. Delà, si l'Etat ne régule pas la vie publique ou bien de tous les membres, chaque citoyen essaye de tirer son manioc du feu. C'est le choix qu'a pris Célio avec ses absurdités mathématiques ; une simple stratégie malicieuse par laquelle il veut mettre l'interlocuteur en position de faiblesse avant la tenue de la réunion entre son chef et ses hôtes de marque. Ce passage rend compte :

« Pas évident de s'en sortir. A moins de considérer le problème sous un éclairage neuf :

$x = -y$

x, c'est eux = -y, c'est nous

(...) entre x positif ou y négatif était-il un état permanent lorsqu'on avait su déterminer le coefficient adéquat avec lequel multiplier x ou y ? » p.162.

Le raisonnement est encore mathématique pour justifier la débrouille à laquelle s'est soumis Célio ; pourtant rien de mathématique véritable. Et le narrateur de poursuivre en relayant les propos de Célio devant son patron qui se trouve dans l'impasse de comprendre cette réflexion :

« Boss, j'ai réfléchi sur cette transposition dont nous parlions, il y a peu. Supposons que la France soit un nombre x ; que le coefficient de ce x soit pour l'instant positif. Nous pouvions rendre ce coefficient négatif grâce à un incident quelconque que nous pouvions utiliser ensuite pour faire pression » p 171.

Ce passage interpelle le patron de Célio qui peut à ce stade comprendre que toutes les opérations mathématiques dont on lui parle sont un incident diplomatique avec la France. Le lecteur reste sur sa soif quand il peut s'interroger sur le passage d'une opération mathématique à un incident diplomatique. Ce passage confirme la crainte des chefs d'Etats africains dits « bourgeoisie périphérique » devant leurs homologues occidentaux constituant « la bourgeoisie du centre » devant lesquels ils doivent rendre compte de la gestion de leurs propres Etats avec des mains liées. Les marginaux constituant la basse classe ne constituent que des tubes digestifs dans la répartition des ressources nationales. C'est ce que dénonce Jean-Marie Van Parys, « Si l'autorité n'est pas fondée sur le consentement social, sur une volonté commune, il n'y a pas de cohérence sociale qui permette l'exercice des libertés » (13). Cette démarche impliquera aussi la formation du caractère, l'initiative aux valeurs qui sont les supports de la démocratie à savoir la liberté, l'égalité, la justice et le respect de la vie humaine.

5 CONCLUSION

Si le verbe aliéner présuppose l'atteinte de l'objectif, le verbe débrouiller renvoie à une entreprise qui, enfin débouche sur l'échec ou le succès. Avec ce deuxième verbe, la probabilité du succès n'est pas donnée d'avance, en ce sens que l'approche dialectique ouvre le champ libre à la partie concurrente, ou carrément rivale, en lui permettant de peaufiner ses stratégies, de contre-attaquer et même de conquérir sa cible. De plus, le succès de l'action de la débrouille s'inscrit souvent dans la précarité, car le subterfuge qui permet d'opérer le changement de l'avis, l'aliénation dans ce roman, n'efface pas complètement les atavismes sentimentaux. C'est grâce à des théorèmes que Célio Matématik espère influencer sur le destin dont il dit n'être lui-même que le jouet. Avec humour et gravité, connaissant son monde et sa cause, In Koli Jean Bofane campe d'une plume aussi acerbe qu'exotique ses personnages et dresse le tableau d'un Congo que le lecteur s'approprie vite parce qu'il sent les rues, palpiter au rythme des musiques et des images livrées avec justesse et énormément d'empathie. Cette écriture romanesque de Jean Bofane se trouve loin de la réponse aux questions de l'afro-pessimisme.

REFERENCES

- [1] BOFANE J. IN KOLI, 2008, *Mathématiques congolaise*, Paris, Actes Sud.
- [2] DUCHET, C., 1979, « Positions et perspectives », *Sociocritique*, Paris, Nathan.
- [3] DELCROIX, M., et HALLY.F, *Introduction aux études Littéraires, Méthodes du texte*, Paris, Gembloux, Duculot.
- [4] ADAM, J-M., 1999, *Linguistique textuelle, Des genres de discours au texte*, Paris, Nathan.
- [5] WRENSISKI J. 1987 « Grande pauvreté et précarité économique et sociale », journal officiel de la République Française, 28 février, 1987.
- [6] MANGEON, A., 2009, « Le chantier inachevé de la Démocratie » in *le rôle du nègre dans la culture des Amériques*, Paris, Harmattan.
- [7] MBEMBE, A., 2007, « L'Afrique de Nicolas Sarkozy » in *Africulture ou le messager*, le 03/08/2007
- [8] NIETZSCHE, F., 1887, *Généalogie de la morale*, Leipzig, Naumann.
- [9] BAYART, J-F., et alii, 1992, *Le Politique par le bassin Afrique noire*, contribution à une problématique de la démocratie ; Paris, Karthala.
- [10] NIKOLA KOVAC, 2002, *Le Roman Politique. Fictions du totalitarisme*, Paris, Michalon.
- [11] ROUSSEAU, J-J., 1963, *Du contrat social. Discours sur les sciences et les arts. Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. Union Générale d'Édition.
- [12] VAN PARYS, J-M, 1993, *Une approche simple de la philosophie africaine*. Kinshasa, Editions Loyola.